



## LE MOUVEMENT SOCIAL QUE NOUS ATTENDONS

Par Jean Blairon, Jacqueline Fastrès, Emile Servais

Les récentes élections françaises ont semble-t-il suscité quelque espoir chez plus d'un commentateur : la victoire de la gauche leur est apparue comme le gage d'un rééquilibrage des politiques européennes voire mondiales ; pour eux, la sortie de crise pourrait s'obtenir sans une aggravation des inégalités et de la misère des citoyens.

La crise financière qui se prolonge ou s'étend semble pourtant produire encore plus de la même chose (et encore moins d'autre chose) puisque les opérateurs financiers, dont les errements dérégulés ont dû être payés par la richesse des Etats (c'est-à-dire des citoyens), spéculent de plus belle... sur les finances de ceux-ci, en leur faisant payer très cher les déficits dus à l'aide qu'ils ont reçue et qui les a pourtant sauvés. L'exploitation et le cynisme ont évidemment franchi là un seuil très préoccupant.

Et de fait, tout continue de plus belle, comme si de rien n'était, y compris du fait de gouvernements « de gauche » : l'attaque des services publics sous prétexte de les moderniser (en fait, on les contraint à adopter toutes les recettes marchandes, minant de l'intérieur leur culture et leur légitimité régulatrice) n'a pas cessé, le refus de taxer les richesses réelles et de procéder à une réelle redistribution est resté inébranlable, l'exploitation continue de revendiquer d'être sans limites, les droits fondamentaux et la sécurité d'existence continuent de reculer, les inégalités se reproduisent, notamment au niveau de l'instruction, la misère se voit opposer le même déni (on arrive même aujourd'hui à culpabiliser ceux qui la subissent et à déculpabiliser ceux qui s'en accommodent ou l'aggravent, comme les promoteurs d'une politique d'« activation »), le marketing politique continue son action de dé-réalisation... On en viendrait presque à se demander si les politiques d'« austérité » et de « relance » sont si opposées qu'on nous le dit et si elles ne constitueront pas, in fine, les deux faces de la même pièce néo-libérale.

Sommes-nous dès lors condamnés à l'enlisement et aux régressions ?

Pour beaucoup d'auteurs, seul un mouvement social d'envergure pourrait produire un renversement de telles politiques. Mais est-il seulement possible ? Faut-il l'attendre et s'y attendre ?

Il n'est évidemment pas dans nos intentions de jouer aux pronostics ou de céder au prophétisme quel qu'il soit. Le recul réflexif qu'imposent l'effort de lucidité et l'obligation d'écoute des « silences sociaux », si riches de possibles, conduit à l'inverse à s'intéresser aux **conditions d'émergence** d'un mouvement social d'envergure ou du moins à certaines d'entre elles.

Les leçons de l'histoire peuvent être de quelque secours en l'occurrence, pour autant évidemment que l'on réussisse à échapper à un raisonnement mécanique de transposition.

Nous avons déjà évoqué l'intérêt d'un texte écrit en 1833 et qui en appelait à une révolution sociale ; nous avons tenté dans une précédente contribution de prendre la

mesure des changements de situation qui séparaient cette époque et la nôtre<sup>1</sup>.

Nous aimerions ici reprendre le texte « La révolution que nous attendons... » en nous intéressant cette fois au raisonnement qu'il contient à propos des **conditions d'apparition** d'un mouvement social.

## UNE MATRICE ARGUMENTATIVE À PROPOS DE L'ATTENTE

Le texte publié dans *L'écho de la fabrique* avance, pour appeler à la révolution sociale qui est attendue après la révolution politique de 1789, un argumentaire en 6 points. Nous pouvons y lire la matrice potentielle d'un raisonnement générique qui fixe les conditions d'apparition d'un mouvement social. A la suite d'Alain Touraine, nous n'englobons pas dans ce terme n'importe quelle action de protestation : nous évoquons plutôt des actions larges et ambitieuses, qui entendent dresser les contours d'un mode de développement et peser sur les équilibres d'une société.

Plus précisément, nous proposons d'entendre par « mouvement social » l'action d'un **acteur** qui revendique une **orientation** sociétale ; ou encore qui propose une **forme de développement** pour la société et qui réclame de **participer** à la production de celle-ci au nom des valeurs et de la force qui est la sienne ; qui **rejette** la prétention d'un autre acteur à fixer unilatéralement (et à son profit unique) la forme de ce développement et de cette production de la société par elle-même.

C'est bien ce qui s'est passé pour le Tiers-Etat en 1789, pour les mouvements ouvriers ensuite, qui ont conçu et conquis successivement la démocratie politique et la démocratie sociale.

Voici cette matrice argumentative.

1) Le premier terme du raisonnement consiste à **identifier une forme de richesse nécessaire** au développement ; ceux qui la possèdent peuvent donc être considérés comme des contributeurs centraux à la « production de la société ».

Pour *L'Echo de la fabrique*, ce premier terme correspond à l'affirmation suivante : « *la plus grande de toutes les propriétés et de toutes les richesses, c'est la force du travail (des bras)* ».

2) Le deuxième temps du raisonnement constate que **cette contribution n'est pas reconnue, ni traduite en droits** : « *Et pourtant la richesse du travail n'a jamais été considérée dans les systèmes politiques ; encore aujourd'hui elle n'est attributive d'aucun droit.* »

3) Le troisième temps admet que cette richesse **n'est même pas revendiquée par ceux qui la mettent en œuvre**, malgré sa réalité indiscutable : « *Il est donc vrai que nous sommes, plus que nous ne pensons, mâchurés des préventions de l'ancienne féodalité, (...) qu'il nous reste quelque chose de ces mœurs qui faisaient trouver l'esclavage tout naturel, qui ravalait les hommes au niveau des troupeaux, et sous le règne desquelles*

1 J. Blairon et J. Fastrès, « la révolution que nous attendons... », in *Intermag*, section Analyses et études, champ socio-économique (<http://www.intermag.be/index.php/lien-champ-socio-economique/122-la-revolution-que-nous-attendons>).



## Le mouvement social que nous attendons

*la tête d'un homme n'était guère qu'une tête de plus dans un cheptel. (...) Voyons : tout compte fait le chiffre des productions territoriales s'élève annuellement à quatre milliards environ ; le chiffre des productions des mains de l'homme dépasse quinze milliards. Le capital représenté par les bras français est donc quatre fois environ plus important que le capital de toutes les propriétés foncières ; et pourtant il est compté pour rien ! »*

4) Le quatrième temps prend **appui sur les conquêtes du passé** : « *Il faut dire qu'il en fut ainsi des capitaux mobiliers ou industriels jusqu'en 89 ; ils furent émancipés par notre première révolution, et aujourd'hui les financiers, les banquiers et les négociants traitent avec les propriétaires d'égal à égal ; ils partagent avec eux les droits électoraux et les chances de l'éligibilité : c'est un progrès ! Faudra-t-il donc un autre 89 pour émanciper la plus noble, la plus vivante, la plus utile des richesses : celle qui vivifie toutes les autres ? »*

5) Le cinquième temps appelle en conséquence à la continuation de la lutte pour **rétablir la véritable hiérarchie des contributions** : « *La tâche de l'avenir est de replacer chaque chose en son lieu, et de rendre la préséance au mérite ; la richesse des bras doit avoir le pas sur les autres, et, comme les autres, doit conférer tous les droits civiques ; telle est la tendance des idées à mesure que la civilisation gagne ; les différentes richesses seront classées en premier ou en second ordre, selon qu'elles toucheront de plus près à l'intelligence qui est le principe civilisateur. »*

6) Le rétablissement de cette hiérarchie ne pourra toutefois se produire qu'à la condition que **l'acteur concerné par cette contribution se donne les moyens de démontrer** sa contribution et réclame les rétributions qui y correspondent : « *Or, la révolution que nous attendons, et qui, dans tous les esprits, doit consacrer la prééminence de la richesse des bras sur toutes les autres, sera accomplie quand les ouvriers seront assez instruits pour revendiquer eux-mêmes les droits dus à l'excellence de leur propriété ; jusqu'à ce jour ils n'ont pas pu le faire : ils ne possèdent ni l'art d'écrire, ni l'art de dire ils ne peuvent vulgariser les avantages de la richesse des bras ! »*

On peut formaliser cet argumentaire dans le tableau suivant :



## Le mouvement social que nous attendons

Composante	Définition
1. Identification d'une forme de richesse nécessaire	Cette identification implique que l'on puisse montrer que le développement de la société dépend d'une force et de ressources non identifiées comme telles.
2. Contribution non reconnue	Ces force et ressources sont masquées au regard et n'ouvrent pas à des droits.
3. Contribution non revendiquée	C'est somme toute le thème de l'aliénation : on accepte d'être pris pour ce que l'on n'est pas.
4. Appui sur les leçons du passé	Elles permettent de comprendre que la lutte est possible et qu'elle peut réussir.
5. Lutte pour rétablir une autre hiérarchie des richesses	Il s'agit ici de réclamer une rétribution conforme aux véritables contributions
6. Dimension cognitive et symbolique de cette lutte	Cette lutte comprend deux dimensions de démonstration et d'émancipation intrinsèquement liées.

### UN ÉTAT DES LIEUX CRITIQUE

Si nous tentons d'utiliser cette matrice (en mettant en œuvre son point 4) dans la situation présente, nous pouvons dresser un état des lieux critique des conditions qui seraient favorables au déploiement d'un mouvement social dans le sens défini ci-dessus.

**La force et les ressources** si nécessaires au développement, c'est bien le travail de la connaissance, de l'innovation et de l'attachement.

Cette affirmation met d'abord en avant le rôle du **travail**, ou, en d'autres mots, rappelle que la connaissance, l'innovation, et l'attachement (nous allons revenir sur ce terme) sont le résultat de l'action de **travailleurs**.

Le terme « attachement » est emprunté à Michel Callon. Pour lui, nous ne sommes pas dans des sociétés de concurrence, mais dans des sociétés d'attachement :

« Le renversement proposé par E.H. Chamberlin conduit à considérer que les marchés réels s'analysent à partir des réseaux qui attachent un vendeur à ses acheteurs et non à partir de la concurrence. (...) Tout marché réel doit être décrit en partant des monopoles singuliers qui attachent un vendeur à un client ou à une classe de clients individualisés. »



D'où l'importance d'un travail de **qualification**, qui permet de « réaliser l'attachement d'un bien particulier à un agent particulier »<sup>2</sup> - le thème omniprésent de la confiance (des investisseurs, des marchés...) ne désigne au fond que la conséquence de ce travail. En définissant le travail de la connaissance, de l'innovation et de l'attachement comme une ressource centrale, nous isolons du même coup ses **producteurs méconnus** : tous ceux qui **produisent aujourd'hui les conditions de toute production** ; la société de la connaissance a de fait ses travailleurs (chercheurs, enseignants et formateurs, par exemple) ; l'innovation, qui est le plus souvent le fait de personnes « déplacées » et de petits groupes d'amateurs passionnés (et non de grands laboratoires), a besoin de microcosmes – comme les lieux de création - où « s'expérimente une vie en commun »<sup>3</sup> ; l'attachement a ses « intermédiaires », mais aussi tous ceux qui produisent sa possibilité quotidienne, à savoir ceux qui rendent possible et désirable le lien social en tant que tel (comme les travailleurs sociaux).

Ces producteurs méconnus ne revendiquent pas aujourd'hui, de fait, leur rôle en tant que tel. Ils ont trop intégré l'idée que la société réelle se fait ailleurs (dans les lointains marchés financiers, dans les centres d'expertise, dans les multinationales en concurrence...). Ils se vivent comme un coût, une charge, un luxe.

Les producteurs des conditions de toute production ont intériorisé au fond trop souvent **la condition des cocottes** comme Proust les a superbement décrites : mélangeant des aspirations ou une activité artistiques (culturelles) à une forme d'exploitation demi-mondaine.

Si ces producteurs des conditions de toute production s'identifiaient à une condition commune de travailleurs, ils pourraient tirer les leçons du passé et s'appuyer sur l'expérience des mouvements ouvriers pour revendiquer – tout d'abord de **ne pas perdre des droits sociaux**, et ensuite de bénéficier de **nouveaux droits culturels** garantissant leur autonomie de producteurs et ses conditions d'exercice : reconnaissance d'une diversité de savoirs dont le savoir d'expérience, liberté de création, y compris de soi, liberté de lien, refus de toute pollution et de toute confiscation de la production de connaissance, d'innovation et d'attachement.

Il est bon de se rappeler ici que l'unité de condition ne dépend pas d'une prise de conscience préalable à l'action, mais qu'elle se forge à son occasion, dans les rencontres, les expérimentations, les luttes communes.

C'est probablement de la multiplication de ces expériences, mêmes minimales, qu'il faut attendre la construction des conditions de démonstration et d'émancipation sans lesquelles un mouvement social n'a que peu de chances de conquérir la légitimité forte dont il a besoin.

Il reste que pour se préparer à de telles rencontres, pour s'assurer un recul réflexif suffisant, pour s'exercer à l'explication et au débat, il convient probablement de

2 M. Callon, « Pour en finir avec les incertitudes ? », *Sociologie du travail*, Paris, Elsevier, avril-juin 2002, pp. 262-263.

3 Cfr T. Gaudin, *De l'innovation*, La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 1998, pp. 36-37.



## Le mouvement social que nous attendons

s'essayer à des argumentaires, de nourrir des explications, mais aussi, en sens inverse, de ramasser des données diverses et innombrables dans des versions plus circonscrites. Peut-être d'ailleurs est-ce là le défi le plus difficile, que Michel Callon désigne comme un « investissement de forme » : il s'agit d'une opération qui permet de simplifier la complexité et d'homogénéiser un corpus constitué d'éléments souvent très diversifiés (nous pensons par exemple ici aux énoncés différents qui traduisent les luttes multiples d'acteurs qui se vivent comme hétérogènes comme des organisations syndicales, des chercheurs, des associations...). Un tel « investissement de forme » partagé est probablement une étape obligée pour la constitution d'un mouvement social tel que défini supra.

Pour faire sentir la difficulté et l'importance de ce point crucial, nous avons essayé, en guise de conclusion de ce travail, non sans humour, de « traduire » l'article de *L'écho de la fabrique* qui a inspiré cette analyse dans les termes de notre situation. L'obligation de simplifier imposée par la nature même de l'exercice peut, pensons-nous, donner à réfléchir, et pourquoi pas dans des collectifs hétérogènes justement ?

### « LE MOUVEMENT SOCIAL QUE NOUS ATTENDONS... »

*La plus grande, la plus sainte de toutes les propriétés et de toutes les richesses, c'est celle du travail ; car le travail sort immédiatement des bras, et pour ainsi dire des ossements de l'homme : la vue de l'objet travaillé rappelle immédiatement un être animé et intelligent ; vous croyez le voir s'épuisant en efforts ; vous croyez l'entendre fredonnant le refrain de la distraction. Le travail est la montre de l'intelligence ; il porte l'empreinte et réveille l'activité de cette magnifique faculté. Si pour vous c'est chose sacrée que l'homme, le travail où l'on peut saisir encore la trace de sa main, la conception de son esprit, l'harmonie de sa raison, les créations de son imagination, le travail, qui réfléchit la vie de sa vie, et révèle sa perfectibilité, vous doit être aussi sacré que sa personne.*

*La plus grande, la plus inaliénable de toutes les propriétés et de toutes les richesses, c'est celle du travail culturel ; car le travail culturel sort immédiatement du corps, des pratiques inventives quotidiennes des groupes sociaux : la vue de tout objet travaillé, matériel ou immatériel, rappelle immédiatement qu'il est le produit d'un capital culturel librement investi ; vous croyez voir l'individu instrumentalisé dans le management du processus de production ou manipulé dans ses désirs de consommateur. Le capital culturel au travail est la montre de l'intelligence ; il porte l'empreinte et réveille l'activité de cette magnifique faculté : la production du sens est un mouvement qui appelle son partage et sa prolongation. Si pour vous il n'y a de sacré que l'homme, la production du capital culturel où l'on peut saisir encore la trace de son corps, la conception de son esprit, l'usage de sa raison, les créations de son imagination, la capacité de son engagement, la force de sa solidarité, la production du capital culturel, qui réfléchit la vie de sa vie et l'esprit de son esprit, et révèle sa finitude assumée, vous doit être aussi sacré que sa personne.*



## Le mouvement social que nous attendons

*Dites-moi ce que deviendrait la croûte de la terre sans l'aspect animé que lui inspire un intelligent labeur, et sans la féconde parure dont l'industrie l'embellit ; que dirait à votre cœur la surface terrestre, si fière de ses capricieuses marqueteries ? Et pourtant la richesse du travail n'a jamais été considérée dans les systèmes politiques ; encore aujourd'hui elle n'est attributive d'aucun droit. Il est donc vrai que nous sommes, plus que nous ne pensons, mâchurés des préventions de l'ancienne féodalité, et qu'il nous reste quelque chose du mépris qu'en ces temps barbares on avait conçu pour l'espèce humaine ; qu'il nous reste quelque chose de ces mœurs qui faisaient trouver l'esclavage tout naturel, qui ravalait les hommes au niveau des troupeaux, et sous le règne desquelles la tête d'un homme n'était guère qu'une tête de plus dans un cheptel ; sous le règne desquelles il se trouvait taillable à merci et attaché à la glèbe comme la chambranle à l'appartement : la terre [3.1] était tout alors ; la terre donnait droit aux offices, aux honneurs ; la terre et le nom de la terre distinguaient les seigneurs ; la terre attribuait la gloire et les diplômes ; la terre méritait à ses possesseurs les grades d'officiers, de généraux, de connétables, de pairs, de rois, la terre élisait (et élit encore de nos jours) les notables, les députés, les électeurs ; la richesse du travail ne transférait rien de tout cela ; c'est à peine si nos politiques de 1830 prennent garde encore à cette puissance nouvelle : ils ne voient toujours que la terre. La terre produit-elle donc plus que le travail ? Voyons : tout compte fait le chiffre des productions territoriales s'élève annuellement à quatre milliards environ ; le chiffre des productions des mains de l'homme dépasse quinze milliards. Le capital représenté par les bras français est donc quatre fois environ plus important que le capital de toutes les propriétés foncières ; et pourtant il est compté pour rien !*

*Dites-moi ce que deviendrait la croûte de la terre sans l'aspect animé que lui inspire un intelligent labeur, et sans les limites qu'il pose à la manière dont l'industrie peut le détruire ; que dirait à votre cœur le spectacle de la nature sans la marqueterie dont la création culturelle le double ? Et pourtant la richesse du travail ne semble plus considérée dans les systèmes politiques ; on n'a de cesse aujourd'hui que de le désattribuer de ses droits. Il est certes vrai que nous sommes, plus que nous ne pensons, mâchurés des préventions du néo-libéralisme et qu'il nous vient quelque chose du mépris que ces temps nouveaux conçoivent pour l'espèce humaine ; qu'il nous arrive quelque chose de ces mœurs qui nous feraient trouver la désaffiliation toute naturelle, qui ravaleraient les hommes au niveau des marchandises, et sous le règne desquelles la tête d'un homme ne vaudra guère qu'une tête de plus dans un cheptel ; sous le règne desquelles il se retrouvera et livré à une exploitation sans limites et soumis à un mouvement contraint permanent. Le capital financier sera tout alors ; il donnera droit aux offices, aux honneurs ; ses possesseurs insignes seront reçus comme des chefs d'Etat, ils imposeront leurs vues aux gouvernements et aux assemblées, ils veilleront à assurer la reproduction de leurs privilèges, à s'immuniser de toute redistribution des richesses, à n'être contraints par aucune règle. La richesse du travail ne comptera plus beaucoup dans tout cela, à peine prendra-t-on garde à cette puissance ancienne ? Mais si on évalue la richesse productive quotidienne à 150 milliards, et qu'on cite dans le même temps le chiffre de 1500 milliards de transactions financières destinées à se protéger des variations des taux de change, et celui de 3 700 milliards en échanges de produits dérivés... cela ne montre-t-il pas surtout l'absurdité d'une absence de taxation de ces transactions et l'absence coupable d'un transfert de ces richesses pour rencontrer les besoins des peuples.*



## Le mouvement social que nous attendons

*Il faut dire qu'il en fut ainsi des capitaux mobiliers ou industriels jusqu'en 89 ; ils furent émancipés par notre première révolution, et aujourd'hui les financiers, les banquiers et les négociants traitent avec les propriétaires d'égal à égal ; ils partagent avec eux les droits électoraux et les chances de l'éligibilité : c'est un progrès ! Faudra-t-il donc un autre 89 pour émanciper la plus noble, la plus vivante, la plus utile des richesses : celle qui vivifie toutes les autres ? Car, enfin, si vous n'aviez la puissance des bras pour mouvoir et féconder la terre, pour utiliser les capitaux et leur donner vie, il ferait beau vous voir avec vos pierres, vos genêts et vos broussailles ; il ferait beau vous voir assis sur la caisse où gisent vos trésors ! Voyez, s'il vous plaît, quelle extravagance ? La plus productive des richesses, l'âme de toutes les autres, est dans notre siècle en état de supplication et de servitude devant celles qui lui doivent tout ! Elle est délaissée, dédaignée, sans rang politique, sans représentants, recevant partout pitié et quelquefois mépris ! Voilà certes, un non-sens dans les idées morales de nos jours. Il n'y a vraiment pas de logique dans la hiérarchie des richesses. Eh bien ! la tâche de l'avenir est de replacer chaque chose en son lieu, et de rendre la préséance au mérite ; la richesse des bras doit avoir le pas sur les autres, et, comme les autres, doit conférer tous les droits civiques ; telle est la tendance des idées à mesure que la civilisation gagne ; les différentes richesses seront classées en premier ou en second ordre, selon qu'elles toucheront de plus près à l'intelligence qui est le principe civilisateur.*

*Or, la révolution que nous attendons, et qui, dans tous les esprits, doit consacrer la prééminence de la richesse des bras sur toutes les autres, sera accomplie quand les ouvriers seront assez instruits pour revendiquer eux-mêmes les droits dus à l'excellence de leur propriété ; jusqu'à ce jour ils n'ont pas pu le faire : ils ne possèdent ni l'art d'écrire, ni l'art de dire ; ils ne peuvent vulgariser les*

*Il faut dire que les capitaux financiers furent émancipés de toute réglementation sous les conseils des économistes néo-libéraux ; aujourd'hui les financiers, les banquiers et les multinationales ont soumis les Etats qui sont prompts à adopter leurs demandes voire leurs références managériales pour se piloter eux-mêmes : ce n'est pas un progrès ! Faudra-t-il donc une autre révolution pour préserver la force émancipatoire du capital culturel ? Car, enfin, si vous n'aviez la puissance du travail culturel pour produire de la connaissance, des innovations et de l'attachement, il ferait beau vous voir avec vos produits, vos échanges et vos statistiques ; il ferait beau vous voir assis sur la caisse où gisent vos trésors ! Voyez, s'il vous plaît, quelle extravagance ? La plus productive des richesses, la condition de toutes les autres, est dans notre siècle en état de supplication et de servitude devant celles qui lui doivent tout ! Elle est délaissée, dédaignée, avec de moins en moins de représentation politique, recevant partout mépris et méfiance ! Voilà certes, un non-sens dans les idées morales de nos jours. Il n'y a vraiment pas de logique dans la hiérarchie des richesses. Eh bien ! la tâche de l'avenir est de replacer chaque chose en son lieu, et de rendre la préséance au travail premier ; la richesse du travail culturel doit avoir le pas sur les autres, et elle doit conférer tous les droits civiques, sociaux et culturels ; telle est la tendance des idées à mesure que la civilisation gagne ; les différentes richesses seront classées en premier ou en second ordre, selon qu'elles toucheront de plus près à la liberté de l'intelligence qui est la condition de toutes les productions.*

*Or, le mouvement social que nous attendons, et qui, dans tous les esprits, doit consacrer la prééminence de la richesse du travail culturel sur toutes les autres, pourra s'accomplir quand ses différents producteurs s'identifieront dans leur statut commun de travailleurs et revendiqueront les droits mêmes liés à cette production : l'autonomie de la pensée, la liberté de création, le lien comme désir. Jusqu'à ce jour ils n'ont pas*



## Le mouvement social que nous attendons

*avantages de la richesse des bras ! L'étude de la langue n'est pas leur fait ; et d'ailleurs la tradition des habitudes, dans leurs courts momens de loisir, les conduit au cabaret et non à l'étude ; les corruptions monarchiques leur ont légué cet héritage de leurs pères, et les hommes du pouvoir perpétuent avec soin ces goûts assortis à leurs vues égoïstes. Ils disent dogmatiquement : Qu'est-il besoin d'une intelligence développée pour diriger la charrue ou la navette ? L'ouvrier n'a que faire de science ! Puis ils jettent ça et là, et par grâce extrême, quelques frères ignorantins ; vantant en style déclamatoire, leur amour pour l'instruction publique, [3.2] dans de longs prospectus et dans de longs discours ; mais en secret ils tremblent devant la propagation des lumières ; ils ont conscience de leur intelligence et se voient d'avance devenus petits de tout ce dont le savoir grandirait les ouvriers ; et n'osant tout-à-fait obstruer les sources de l'enseignement, ils les étoupent. et les tamponnent de telle sorte qu'eux seuls et les leurs en peuvent profiter, et se pavanent hypocritement de les rendre nettes et de les ouvrir à pur et à plein.*

*Mais sous le domino on reconnaît vos secrets désirs d'ignorance publique, gens de peu de foi ! Vous ne pouvez vouloir l'instruction du peuple ; car, dans un système large et bien entendu d'instruction publique, le travail glorifié serait la première richesse ; les capitalistes en terre ou en argent seraient à genoux devant le travail ; à leur tour ils deviendraient suppliants en face des travailleurs ; et l'ouvrier dicterait alors ses conditions. Il aurait la place que son ignorance vous donne ; il commanderait à la terre et à l'or ; il traiterait d'égal à égal avec ceux qui possèdent l'un et l'autre. En vérité, je le dis, encore une révolution et nous verrons cela !*

*pu le faire : ils sont noyés de savoirs, fatigués de sollicitations permanentes, coupés des collectifs créateurs de sens. La civilisation des loisirs, la force des modèles élaborés par les think tanks au service des dominants rend difficile l'imagination d'une alternative. La poursuite des errements passés se pare des couleurs de l'inéluctable et nous sommes réduits à penser que nous ne pouvons qu'anticiper leurs effets, l'égoïsme capitaliste s'assortit de l'acceptation d'inégalités grandissantes.*

*Les dominants disent dogmatiquement qu'il convient d'apprendre tout au long de la vie et que la science économique est notre timonier suprême : tout développement non utilitariste de l'intelligence est rejeté. Puis ils jettent ça et là, et par grâce extrême, quelques leurres comme le développement culturel ; vantant par des études comparées leur amour pour l'instruction publique, dans de longues études et dans des discours coupés de toute réalité ; mais en secret ils tremblent devant la propagation des Lumières ; ils ont conscience de leur intelligence et se voient d'avance devenus petits de tout ce dont le savoir grandirait les travailleurs culturels ; et n'osant tout-à-fait obstruer les sources de l'enseignement et de la formation, ils les étoupent. et les tamponnent de telle sorte qu'eux seuls et les leurs en peuvent profiter, et se pavanent hypocritement de les rendre libres et de les ouvrir à pur et à plein, alors qu'ils s'en servent pour diffuser leurs valeurs.*

*Mais sous le domino on reconnaît vos secrets désirs d'ignorance publique, convertis au néolibéralisme ! Vous ne pouvez vouloir l'instruction du peuple ; car, dans un système large et bien entendu d'instruction publique, le travail culturel glorifié serait la première richesse ; les capitalistes en terre ou en argent seraient à genoux devant ce travail ; à leur tour ils deviendraient suppliants en face des travailleurs ; et l'ouvrier dicterait alors ses conditions. Il aurait la place que son ignorance vous donne ; il commanderait à la terre et à l'or ; il traiterait d'égal à égal avec ceux qui possèdent l'un et l'autre. Un mouvement social porteur de ces vérités nous fera-t-il voir cela ?*